

MÉMOIRE  
DE FOUILLES

---

# Guadeloupe, une histoire retrouvée

---

Focus sur l'archéologie



Inrap<sup>+</sup>

Institut national  
de recherches  
archéologiques  
préventives



## Opérations d'archéologie préventive en Guadeloupe

### Les archéologues

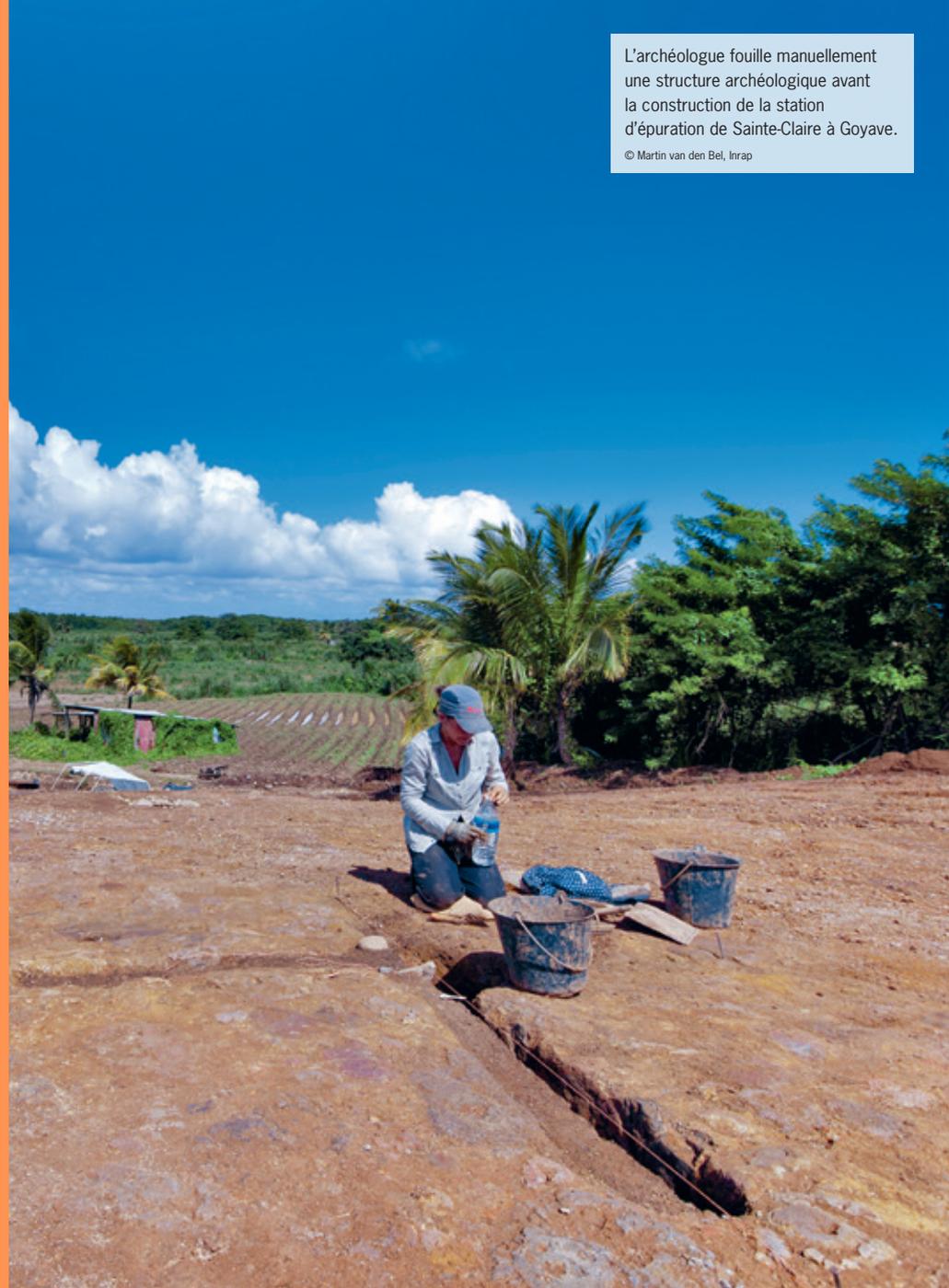
Robert Abila	Émile Eustache	Anne-Christine Nalin
Vincent Arrighi	Jean-Jacques Faillot	Yves Naze
Olivier Baillif	Bernard Farago-	André Nové-Josserand
Emmanuel Barbier	Skezeres	Olivier Onézime
Laurent Bernard	Pierrick Fouéré	Jonathan Ory, Didier
Guillaume Bernoux	Christine Fouilloud	Paya, Corinne Pecaud,
Pierre Bertholet	Isabelle Gabriel	Richard Pellé
Pascal Bertran	Christelle Gaudalet	Céline Pelletier
Nicolas Biwer	Éric Gelliot	Oldy Perdomo
Annabella Blancaneaux	Marie-Christine Gineste	Bernard Picandet,
Béatrice Boisseau	Thierry Giraud	Michel Pichon
Dominique Bonnissent	Christophe Grancha	Nathalie Pouget
Marie Boucher	Armelle Gueriteau	Sandrine Puech
Stéphane Brebant	Matthieu Hildebrand	Jean-Marc Richard
Grichka Bredow	Cécile Jagoury	Sylvie Rimbault
Jérôme Briand	Anne Jegouzo	Thomas Romon
Laurent Bruxelles	Sylvie Jérémie	Jérôme Rouquet,
Sophie Capelle	Christophe Jorda	Monique Ruig
Fabrice Casagrande	Bernardine Joseph	Nordine Saadi
Gaëlle Chanceler	David Jouneau	Clara Samuelian
Guilhem Chapeau	Sacha Kacki	Valérie Sanglar
Fabrice Chevreuse	Sandra Kayamaré	Nathalie Sellier
Lydie Clerc	Guilhem Landreau	Nathalie Serrand
Caroline Colas	David Laporal	Christian Stouvenot
Martin Coraline	Gaëlle Lavoix	Pierre Texier
Thierry Cornec	Solène Le Padellec	Angèle Thomar
Serge Dalle	Arnaud Lefebvre	Dominique Todisco
Axel Daussy	Fabrice Leroy	Assumpcio Toledo I Mur
François de Berton	Éric Mare	Christian Vallet
Sandrine Delpech	Rosemond Martias	Martijn van Den Bel
Pierre-Yves Devillers	Mickael Mestre	Yolande Vragar
Eric Durand	Emmanuel Moizan	Tanguy Wibault
Christine Etrich	Henri Mollet	

### Prescription et contrôle scientifique

Le ministère de la Culture et de la Communication, en application du livre V du code du Patrimoine, a pour mission d'inventorier, étudier, protéger et conserver le patrimoine archéologique. Il programme, contrôle et évalue la recherche scientifique tant dans le domaine de l'archéologie préventive que dans celui de la recherche programmée. Il s'assure également de la diffusion des résultats auprès de la communauté scientifique et du grand public. La mise en œuvre de ces missions est confiée aux directions régionales des Affaires culturelles (services régionaux de l'Archéologie).

L'archéologue fouille manuellement une structure archéologique avant la construction de la station d'épuration de Sainte-Claire à Goyave.

© Martin van den Bel, Inrap



#### AUTEURS DES TEXTES

Thomas Romon, Fabrice Casagrande, Nathalie Sellier, Nathalie Serrand, Inrap

#### COORDINATION EN RÉGION GUADELOUPE

DCFA – Service du patrimoine culturel, inventaire et archéologie

#### SECRÉTARIAT DE RÉDACTION

Bénédicte Hénon-Raoul, Inrap  
CONCEPTION GRAPHIQUE  
LM communiquer & associés

© Inrap, mai 2015

En créant l'Inrap en 2001, le législateur l'a doté de missions importantes de service public. Outre la sauvegarde par l'étude du patrimoine archéologique, l'Inrap s'est vu confier la responsabilité de restituer les résultats des recherches archéologiques conduites partout sur le territoire.

C'est dans ce cadre que nous avons développé une nouvelle collection de livrets à destination du public le plus large. *Guadeloupe, une histoire retrouvée* s'appuie sur les travaux menés ces dix dernières années par notre institut, et sur la présence pérenne d'une équipe d'archéologues.

Après une exposition-bilan sur *20 ans d'archéologie* et la participation de l'Inrap aux villages de la Route du Rhum 2014, il est une nouvelle illustration de la collaboration fructueuse nouée avec le conseil régional de Guadeloupe, avec le soutien de la Direction des affaires culturelles (DAC).

PIERRE DUBREUIL  
Directeur général de l'Institut national  
de recherches archéologiques préventives

En Guadeloupe, la coopération culturelle entre l'État et la Région trouve son point d'équilibre dans la recherche en archéologie. Celle-ci suscite une activité d'une remarquable vitalité, accue par la présence de l'Inrap en Guadeloupe.

Ce partenariat État-Région pour un programme collectif d'opérations archéologiques, en place depuis une dizaine d'années, et l'engagement des acteurs au quotidien renforcent les collaborations. Toutefois, les résultats demeurent encore peu accessibles à tous.

J'ai souhaité, dans le cadre du partenariat Région-Inrap (2014-2015), offrir au public, ce *Mémoire de fouilles* qui renferme des données essentielles pour la connaissance de notre patrimoine commun.

Je remercie ceux qui y ont contribué et espère que chaque Guadeloupéen prendra plaisir à parcourir cette brochure et en tirera fierté.

VICTORIN LUREL  
Président de la Région Guadeloupe

## 1 Les premiers insulaires

PAGE 10

## 2 Une technologie nouvelle : la poterie

PAGE 12

## 3 Des artisans de la pierre et du coquillage

PAGE 16

## 4 Un village amérindien

PAGE 20

## 5 Le fort de Basse-Terre : un symbole de la colonisation européenne

PAGE 24

## 6 Un bourg détruit par un cyclone au XVIII<sup>e</sup> siècle

PAGE 26

## 7 La vie dans une habitation coloniale

PAGE 28

## 8 Mourir à l'époque coloniale

PAGE 34

● DIAGNOSTIC ARCHÉOLOGIQUE

● FOUILLE ARCHÉOLOGIQUE PRÉVENTIVE INRAP

0 10 km



MER DES CARAÏBES



LES SAINTES

# L'archéologie préventive en Guadeloupe

Vérifier la présence de vestiges archéologiques avant les travaux d'aménagement et les fouiller s'ils sont menacés, tel est le rôle de l'archéologie préventive. Les archéologues interviennent en plusieurs phases, dont la première est le diagnostic. Ses objectifs sont de détecter, caractériser, circonscrire et dater d'éventuels vestiges. La deuxième est la fouille archéologique. Après son achèvement, l'exploitation des données scientifiques se poursuit au centre de recherches archéologiques et en laboratoire. C'est la troisième phase, qui permet aux archéologues d'interpréter les données recueillies sur le terrain. L'aboutissement est la rédaction du rapport de fouille, qui est remis à l'aménageur et à l'État, au service régional de l'Archéologie, où il est consultable.

Les débuts de l'archéologie préventive en Guadeloupe datent des années 1990. Puis, au début des années 2000 sont mises en place les premières opérations liées à de vastes aménagements. Ces dernières années, 155 diagnostics archéologiques et 27 fouilles ont été menés sur l'ensemble de l'archipel. Ces travaux ont contribué à augmenter très largement les connaissances sur le peuplement de la Guadeloupe et apportent de nouvelles données sur les modes de vie des populations précolombiennes et de l'époque coloniale.

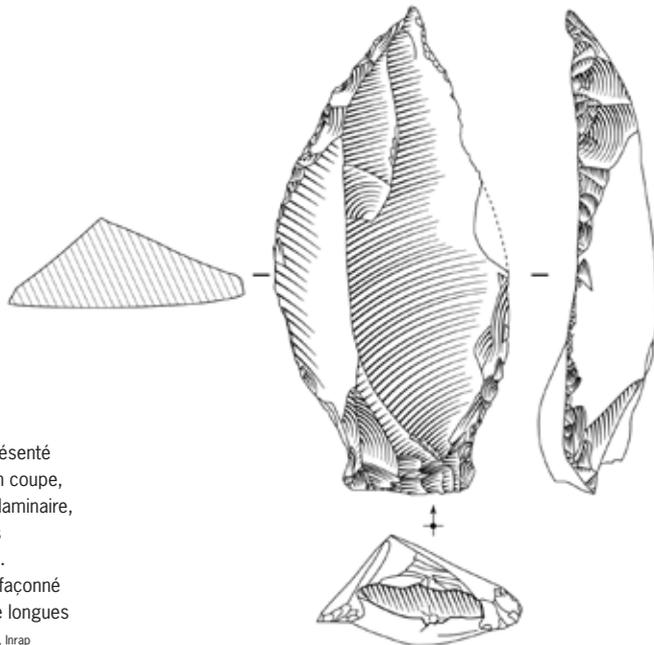
Diagnostic archéologique à Capesterre-Belle-Eau. Les sondages sont faits à la pelle mécanique, sous la surveillance d'un archéologue qui repère les indices archéologiques.

© Nathalie Sellier, Inrap



# 1 Les premiers insulaires

C'est vers 2500 avant notre ère que les premiers hommes atteignent l'archipel de la Guadeloupe. Ils sont connus par quelques indices archéologiques découverts, souvent, par hasard. Ce sont des nomades, pêcheurs et collecteurs de coquillages, qui connaissent la navigation et se déplacent dans l'ensemble de l'arc antillais en fonction de leurs besoins et de la disponibilité des ressources naturelles. Ils maîtrisent le feu, savent tailler et polir la pierre et le coquillage, mais, en revanche, ils ne connaissent pas la céramique.



Cet outil en silex, représenté de face, de profil et en coupe, présente un débitage laminaire, caractéristique de ces premières populations.

Le tailleur de pierre a façonné son outil en retirant de longues lames. © Fabrice Casagrande, Inrap

La Guadeloupe est un archipel situé au centre des Petites Antilles. Il est composé de six îles principales : la Basse Terre, la Grande Terre, la Désirade, Marie Galante, Terre de Haut et Terre de Bas des Saintes. Ici la Désirade depuis la pointe est de la Grande Terre. Les déplacements entre chaque île se faisaient en pirogue. © Nathalie Serrand, Inrap

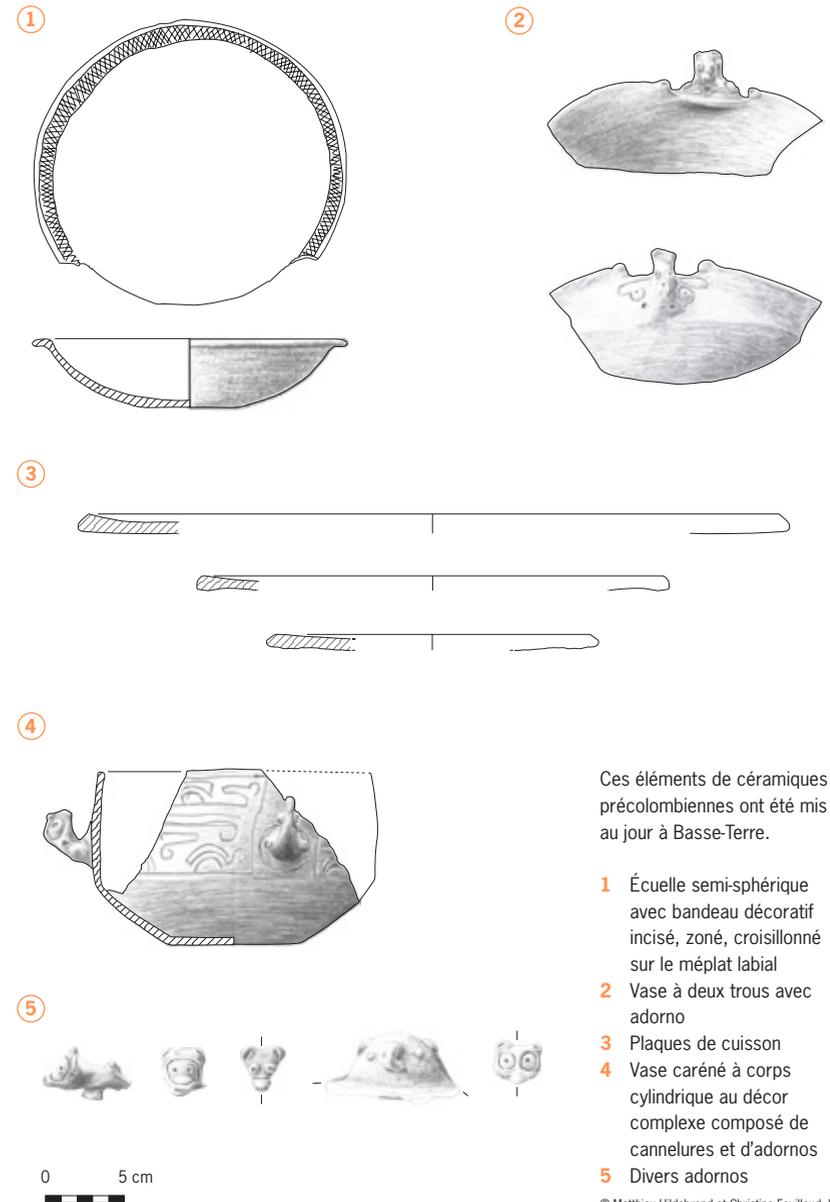


## 2 Une technologie nouvelle : la poterie

Vers 500 avant notre ère, de nouveaux groupes arrivent en Guadeloupe depuis le bassin de l'Orénoque au Venezuela. En plus des savoir-faire des populations précédentes, ils maîtrisent la technologie de la poterie, pratiquent l'horticulture et construisent des villages. À Basse-Terre, entre la rivière aux herbes et la mairie, les archéologues ont découvert plusieurs indices d'un de ces villages, daté entre 0 et 500 ans de notre ère.

### La poterie précolombienne

La poterie précolombienne n'est pas tournée, mais montée au colombin (superposition de boudins d'argile) ou modelée. Décorée d'incisions ou de petites figurines modelées, elle est cuite au feu de bois. La céramique est capitale pour les chercheurs : elle est le principal élément qui leur permet de caractériser les cultures précolombiennes et d'en distinguer les différents groupes. Elle permet aussi de dater certains sites archéologiques.



Ces éléments de céramiques précolombiennes ont été mis au jour à Basse-Terre.

- 1 Écuelle semi-sphérique avec bandeau décoratif incisé, zoné, croisillonné sur le méplat labial
- 2 Vase à deux trous avec adorno
- 3 Plaques de cuisson
- 4 Vase caréné à corps cylindrique au décor complexe composé de cannelures et d'adornos
- 5 Divers adornos

© Matthieu Hildebrand et Christine Fouilloud, Inrap

## La parure

Un autre trait caractéristique de ces populations amérindiennes est la confection de perles à partir de coquillages et de pierre. Les fouilles archéologiques ont mis au jour les phases de la chaîne opératoire, depuis les préformes jusqu'aux éléments finis, sans oublier les ratés et les outils qui ont permis leur réalisation. La matière première provenait des alentours directs du lieu de vie (roches et coquillages prélevés sur le rivage), et de contrées plus lointaines (roches et coquillages provenant des Grandes Antilles ou du continent sud-américain), démontrant l'existence d'échanges sur de longues distances, déjà en cours dans la Caraïbe au début de notre ère.

Les fouilles du site de la Gare maritime à Basse-Terre. Au premier plan, les archéologues tamisent les terres extraites des niveaux fouillés au second plan. Les vestiges sont visibles dans les tamis.

© Thomas Romon, Inrap



0 10 cm



0 1 cm



0 1 cm



0 3 cm



0 3 cm



0 3 cm



0 3 cm

Ces éléments de parure précolombiens ont été découverts à Basse-Terre.

- 1 Polissoir en galet d'andésite à rainure axiale qui servait à la fabrication des perles.
- 2 Perles discoïdes en coquillage (ébauches, ratés et perles finies)
- 3 Pendentif figuratif (reptile) en coquillage (strombe)
- 4 Pendentif figuratif (grenouille) en minéraux verts (jadéite, aventurine, turquoise)

- 5 Perle discoïde en minéraux vert (jadéite, aventurine, turquoise)
- 6 Cabochons coniques aplatis à pointe perforée en turquoise
- 7 Perles en améthyste à renflement

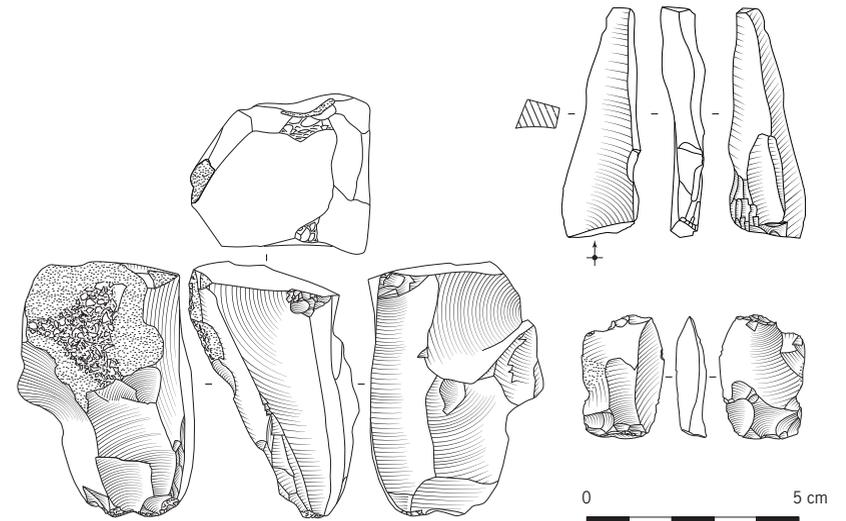
© Pierrick Fouéré et Nathalie Serrand, Inrap

### 3 Des artisans de la pierre et du coquillage

Les villages précolombiens s'étendaient souvent sur plusieurs milliers de mètres carrés, il est donc rare d'en avoir une vision archéologique complète, et chaque fouille apporte sa part à la connaissance générale des Amérindiens. À Sainte-Rose, une partie d'un village a été fouillée avant la construction d'un centre de tri postal au lieu-dit La Ramée. Son occupation est datée entre 600 et 900 ans de notre ère.

#### Un outillage performant

Les Amérindiens fabriquaient des outils en pierre, et notamment en silex. Le silex n'est pas disponible en Guadeloupe, il provient de l'île d'Antigua, située à 80 kilomètres au nord. Il était taillé à l'aide de percuteurs et d'enclumes en roche volcanique locale. Ces différentes pièces ont été retrouvées à Sainte-Rose et sont la preuve d'un débitage sur place. La roche volcanique était utilisée pour réaliser des haches polies, des polissoirs et des mortiers. Le coquillage, essentiellement le lambi, servait également à fabriquer des outils polis, telles que haches et herminettes.



Des outils en silex d'Antigua ont été découverts à Sainte-Rose. Les traces qu'ils présentent indiquent qu'ils ont servi à couper et à percer. Ils portent aussi les marques d'un façonnage sur enclume. Cette technique est caractéristique des populations qui fabriquent de la céramique. Ces dernières semblent ne pas connaître le débitage laminaire des populations précédentes, alors que la technique du polissage est commune aux deux cultures, comme l'atteste cet outil, certainement une herminette, sur labre de lambi débité puis poli.

© Fabrice Casagrande et Nathalie Serrand, Inrap

## Un régime alimentaire varié

Les Amérindiens mangeaient des fruits, des légumes et des tubercules, comme l'attestent les platines à manioc découvertes sur les sites archéologiques, et les traces de lipides révélées par les analyses biochimiques sur le matériel de mouture. Mais, ils mangeaient aussi de la viande, du poisson et des coquillages comme le prouvent les restes abondants, montrant parfois des traces de découpe et de cuisson.



Le tamisage (1) permet de recueillir des ossements de mammifères, d'oiseaux, de reptiles et de poissons, mais aussi des coquilles de mollusques et des carapaces de crustacés. Ces vestiges récoltés, identifiés et décomptés renseignent sur les espèces consommées, utilisées pour la production d'objets ou comme animaux de compagnie.

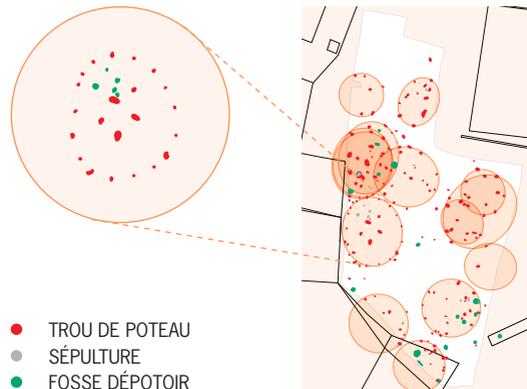
Nombre de poissons étaient pêchés dans les zones de récifs — comme ces carangues (2), balistes (3) et poissons-perroquets (4) — mais aussi en haute mer — thons, requins. Parmi les reptiles consommés, on compte des iguanes (5) et des tortues marines (6) capturées en mer ou sur les plages à la saison de ponte. Des petits rongeurs comme l'agouti (7) et des oiseaux comme les colombes (8), flamants et puffins étaient chassés autour des jardins, en forêt et en bord de mer et d'étangs. Les lagunes et mangroves étaient exploitées pour les crabes de terre (9) ainsi que pour des coquillages comme les huîtres (10). Le lambi (11) lui était prélevé dans les herbiers marins, tandis que burgo (12) et nérites (13) étaient collectés sur les côtes rocheuses. © 1, 5, 8 à 12: Nathalie Serrand, Inrap, 11: Pierrick Fouéré, Inrap, 2 à 4 et 6: Jacques Bringier, 7: Christine Fouilloud, Inrap.

## 4 Un village amérindien

Un autre village amérindien a été fouillé à Trois-Rivières, ce qui a permis aux archéologues d'en savoir plus sur l'habitat précolombien. Il était constitué de bâtiments sur poteaux en bois, les carbets, dont seules les fosses permettant de maintenir les poteaux sont conservées. D'autres fosses servaient de dépotoir ou de sépultures. Grâce au relevé de toutes ces structures, une partie du plan du village, occupé entre 800 et 1200 de notre ère, a été retrouvée.

### Des carbets autour de la place du village

Les carbets restitués d'après le plan sont circulaires avec de gros poteaux centraux et une couronne de plus petits poteaux et une couronne de plus petits poteaux. Ils s'organisent autour d'un espace dénué de structures, qui devait être la place centrale du village. Durant les nombreux siècles d'activité de ce village, les bâtiments ont souvent été réparés, voire reconstruits, ce qui rend difficile la lecture des plans.



Plan des structures précolombiennes découvertes à Trois-Rivières. Une organisation spatiale se dessine avec des carbets circulaires (peut-être pas contemporains les uns des autres) répartis autour d'une place.

Détail : plan d'un carbet, quatre gros poteaux centraux sont entourés d'une couronne de plus petits poteaux.

© Pierre Texier et Martin van den Bel, Inrap



L'archéologue fouille une sépulture. En vis-à-vis, le plan de la sépulture (en rouge la jatte en poterie, en blanc les os conservés). L'individu repose en position semi-assise, les avant-bras pliés sur le ventre, les jambes hyperfléchies sur les bras. Une jatte en terre cuite est

déposée sur le mort. Le crâne a chuté, ce qui indique la création d'espaces vides au cours de la décomposition et incite à penser que l'individu a été enterré dans un contenant en matière périssable, probablement un hamac.

© Martin van den Bel et Thomas Romon, Inrap

## Sépultures et pratiques funéraires

À Trois-Rivières, des sépultures ont été découvertes, rassemblées par petits groupes à l'intérieur des carbets. Mais il est possible que la fonction funéraire du site soit postérieure à la fonction d'habitat et que les morts n'aient pas côtoyé les vivants. Les études anthropologiques montrent que l'individu était « emballé » dans un contenant, probablement un hamac, qui englobait d'abord le thorax, puis les membres supérieurs croisés sur l'abdomen, et enfin les membres inférieurs repliés par-dessus. Il était ensuite inhumé dans une petite fosse ovale creusée à même le sol. Dans une de ces sépultures, une jatte en poterie a été déposée, renversée au-dessus du défunt. Dans trois autres, les Amérindiens sont intervenus sur le squelette après sa décomposition pour prélever et/ou déposer des os, le plus souvent le crâne. Enfin, dans une sépulture, des ossements déjà décharnés ont été à nouveau inhumés ; les archéologues parlent de sépulture secondaire.

- 1** Les pétroglyphes (de *petros* pierre et *glyphein* gravure) sont une des expressions symboliques des Amérindiens. Cette roche gravée amérindienne est appelée le Cacique. Elle est visible au parc archéologique des Roches gravées, à Trois-Rivières, qui présente une grande concentration de ces gravures.  
© Christian Stouvenot, DAC Guadeloupe
- 2** Cette pierre à trois points appelée zemi, a été découverte lors de la fouille du stade José-Badé à Capesterre-de-Marie-Galante. Elle est datée vers 1000 de notre ère. Elle mesure 89 mm de haut et 50 mm de large. Un visage est piqueté sur sa pointe droite. Elle porte des traces de bitume très certainement témoins d'une fixation.  
Cet objet, dont la fonction est également symbolique, représenterait un dieu ou un ancêtre divinisé et aurait un pouvoir de fertilité et de fécondation. © Nathalie Serrand, Inrap



## 5 Le fort de Basse-Terre: un symbole de la colonisation européenne

C'est en 1493, lors de son deuxième voyage, que Christophe Colomb découvre la Guadeloupe. Mais les Espagnols ne s'y implantent pas, et lui préfèrent les Grandes Antilles et le continent. Jusqu'en 1635, année de la prise de possession des Antilles par la Compagnie des Îles d'Amérique, la Basse-Terre servira de point de rassemblement à la flotte espagnole, après et avant la traversée de l'Atlantique. À la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, Français, Anglais et Hollandais effectuent des échanges avec les Amérindiens, pour le tabac et les bois tropicaux, mais tentent aussi la prise d'autres navires, c'est la flibuste.

### Les premiers forts

Les premiers colons ont pour mission de « faire fortifier des places et construire des forts ». Ils érigent alors de petits fortins en bois constitués d'un bâtiment central et d'une enceinte palissadée. On sait que plusieurs forts de cette sorte ont été construits en Guadeloupe mais ils ne sont, hélas, pas connus archéologiquement.

### Le fort Delgrès

Vers 1650, le fort Houël est édifié à l'emplacement de ce qui est aujourd'hui le fort Delgrès. C'est cette implantation-là qui fixe l'origine de la ville de Basse-Terre. Les sources historiques concernant ce fort sont abondantes. Plusieurs interventions archéologiques ont permis de préciser l'histoire de ses transformations architecturales (découvertes des vestiges du fort, étude de la morphologie des fossés, etc.). Elles ont également révélé des constructions inconnues jusqu'alors et fourni un important mobilier militaire et domestique qui éclaire sur la vie et la mort de ses occupants.



Ces différents éléments ont été mis au jour lors des fouilles du fort Delgrès.

- 1 Bouteilles anglaises en verre
- 2 Boulet plein de calibre 33 livres
- 3 Pierre à fusil en silex blond du Berry
- 4 Plaque de giberne d'un régiment colonial de la marine royale sous l'Ancien régime
- 5 Baïonnette en acier
- 6 Boutons en os de bœuf fabriqués sur place, comme le prouvent les déchets de fabrication

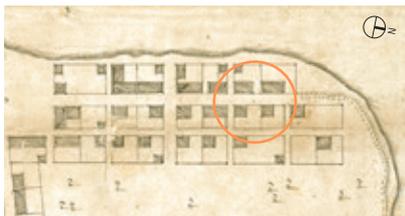
© Fabrice Casagrande, Inrap

## 6 Un bourg détruit par un cyclone au XVIII<sup>e</sup> siècle

La Grande Terre est colonisée dans le dernier quart du XVII<sup>e</sup> siècle, avec le développement de la culture de la canne à sucre et l'apport massif d'esclaves africains. Les fouilles menées dans le quartier de l'Autre Bord, au Moule, ont dévoilé la vie d'un bourg et d'un port au tout début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

### La trame d'une ville commerçante

La ville s'organise autour de la place d'armes ; deux rues jouxtées de bâtiments partent vers le nord, alors qu'au sud, le long de la route de Saint-François, se trouvent l'église et le presbytère. Le port se situe dans l'embouchure de la rivière d'Audoin. Lors des fouilles archéologiques, les vestiges d'une des deux rues et les fondations maçonnées des bâtiments ont été mis au jour. Les bâtiments étaient entourés de jardins ceinturés de murs en pierre sèche. Les divers éléments archéologiques illustrent la vie de ce port, qui est le trait d'union entre les habitations sucreries et la métropole. Il restera prospère jusqu'au développement de son concurrent, le port de Pointe-à-Pitre, dans les années 1750.



Extrait du plan de Sainte Maure montrant l'organisation de la paroisse du Moule au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Des bâtiments s'organisent de part et d'autre d'une rue nord-sud qui débouche sur la place d'armes au sud. L'intervention d'archéologie préventive a concerné la partie nord de cette rue.

© Anom 8DFC89A

### Le cyclone

Le bourg du Moule, très endommagé par un cyclone en 1738, a été déplacé, avec son église et son cimetière, sur la rive gauche de la rivière, à l'emplacement de la ville actuelle. Les traces de cette destruction, de l'abandon et de la récupération des matériaux de construction, ont été trouvées. Les couches archéologiques plus récentes illustrent les activités industrielles périphériques du port et le cantonnement des troupes. À partir de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, en raison de l'expansion urbaine et touristique, les habitats reprennent place dans ce secteur. D'ailleurs, ces nouvelles constructions sont à l'origine des fouilles archéologiques préventives.



Les fouilles archéologiques dans le quartier de l'Autre Bord au Moule. Au centre, la rue nord-sud, sur la gauche, la base des bâtiments et les vestiges des murs détruits par le cyclone de 1738 ; sur la droite, une concentration de galets de lest, témoins de l'activité portuaire du secteur après son abandon au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. © Thomas Romon, Inrap

## 7 La vie dans une habitation coloniale

L'implantation française aux Antilles visait à approvisionner la métropole en denrées exotiques: tabac, sucre, indigo, coton, café, cacao. Dès les années 1650, le sucre devient la véritable richesse des îles. Les grands propriétaires de sucreries sont des personnages importants et influents, à la fois dans la société coloniale et métropolitaine. En 1699, plus de 80 % de la population guadeloupéenne est constituée d'esclaves.

### L'habitation, lieu de vie et de travail

L'organisation agricole s'effectue autour du système de l'habitation. C'est une unité de production mais aussi une unité sociale qui comprend: le terrain, les bâtiments industriels et domestiques, le bétail, les hommes et deux cimetières: celui des maîtres et celui des esclaves. Il existe des habitations sucreries, des habitations caféières, des habitations vivrières, des habitations poteries, etc.

### Les bâtiments industriels

Les bâtiments industriels sont propres à l'objet de la production. Dans le cas du sucre, il s'agit du moulin, constitué de rolles entre lesquelles sont broyées les cannes dont le jus est extrait. Il peut être mû par la force animale, hydraulique ou éolienne. La sucrerie proprement dite est le lieu où le sucre est concentré par évaporation du jus dans des chaudières. Le produit brut est ensuite transporté vers les raffineries métropolitaines, ou transformé sur place dans la purgerie. Cette étape permet d'ajouter de la valeur au produit destiné à la métropole. Les résidus de ces processus, l'écume et la mélasse non cristallisable, sont distillés dans la vinaigrerie pour produire le tafia, plus connu aujourd'hui sous le nom de rhum.



Vestige en élévation de la cheminée de la sucrerie de l'habitation Faup à Marie Galante

© Rosemond Martias/Inrap

## La maison de maître

Excepté quelques rares cas de grandes demeures, confortables et luxueuses, qui ont traversé les années, les propriétaires investissent plutôt dans l'outil de production. La « maison » est donc bien souvent modeste et l'espace de vie et de repos est partagé avec l'espace de réserve et de magasin. Le type le plus courant présente trois pièces en enfilade, sans étage et avec galerie. Cette disposition n'est pas rigide, elle évolue avec le temps, et la maison s'agrandit, en fonction des besoins et des revenus. Elle comprend des annexes : la cuisine, séparée de la maison par crainte des incendies, mais aussi pour en dissocier l'espace strictement domestique ; la case à eau ; le cachot ; l'hôpital ; etc.



Deux bâtiments sur poteaux ont été découverts à Petit-Bourg. Celui de droite présente un plan rectangulaire de 11,2 mètres sur 3,9, divisé en quatre. Sa taille et son organisation font penser à la maison de maître. Celui de gauche, plus petit, est bordé d'un mince dépôt charbonneux au pignon. Peut-être s'agit-il de la cuisine, d'une petite habitation de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui n'a pour l'instant pas été identifiée dans les sources historiques. © Emmanuel Barbier, Inrap

## L'habitat des esclaves

Les esclaves logent dans les cases à nègres. Ce sont de petits bâtiments rectangulaires en matériaux périssables construits sur poteaux. Les murs sont faits de planches, gaulettes et torchis, ou d'essentes qui sont des planchettes de bois et les toits sont de paille ou de palme. Ces cases sont disposées sur une ou plusieurs rangées, donnant l'aspect d'un village, souvent situé sous le vent de la maison du maître. Les historiens nous apprennent que ces cases fragiles ont peu de valeur et sont souvent en mauvais état. Jusqu'en 1846, aucun texte ne réglemente ces constructions, occasionnant une grande diversité d'une habitation à l'autre. Plusieurs fouilles ont permis de documenter l'habitat des esclaves, notamment celle de la Piéta à Port-Louis, sur 13 400 m<sup>2</sup>. Des trous de poteau creusés dans le substrat calcaire ont été trouvés sur la quasi-totalité de la surface. Ils dessinent plusieurs unités quadrangulaires formant des bâtiments d'environ 6 mètres sur 3, organisés sur deux à trois rangées entre lesquelles s'intercalent des espaces vides de 4 à 5 mètres de large par 6 à 7 mètres de long.



Vue aérienne du secteur central de la fouille de la Piéta. Les trous de poteau des cases des esclaves sont en partie creusés dans le calcaire. Ils apparaissent après décapage et nettoyage minutieux. © Geoscan 3D



Les trous de poteau, creusés dans le calcaire, ont été fouillés révélant les traces des outils qui ont servi à ces excavations. Dorénavant, les techniques de calage des poteaux sont mieux comprises et le mobilier collecté a permis d'affiner la chronologie des bâtiments.

© Nathalie Serrand, Inrap

## 8 Mourir à l'époque coloniale

À l'époque coloniale, les morts sont inhumés dans les cimetières et chaque catégorie de la société y a son espace propre. La population libre, originaire de l'île, est inhumée dans le cimetière paroissial ou, lorsqu'il s'agit de l'élite, dans l'église ou le cimetière familial sur l'habitation. Les étrangers, les gens de mer et les soldats de la troupe vont dans le cimetière de l'hôpital. Enfin, le cimetière des esclaves est réservé à la population servile. Après 1848 – année de l'abolition définitive de l'esclavage dans les colonies françaises –, toute la population a accès aux cimetières communaux. Il peut arriver que les anciens cimetières des esclaves soient destinés aux engagés non catholiques, main-d'œuvre de substitution, à qui le cimetière communal était interdit.

Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, le cimetière paroissial jouxte l'église. Il peut, par la suite, être déplacé extra-muros. Les morts sont inhumés selon les pratiques catholiques, dans des fosses individuelles, sur le dos, fréquemment en cercueils, le plus souvent la tête à l'ouest. Dans les cimetières d'hôpitaux, la gestion des défunts est administrative. Ils sont inhumés dans le plus simple appareil, parfois dans des sépultures doubles et pas nécessairement sur le dos. Le cimetière des esclaves, dans sa gestion et son organisation, est très proche du cimetière paroissial, excepté qu'il est réservé à la population servile. Il peut être implanté sur l'habitation, sur les plages, regroupant alors les morts de plusieurs habitations, ou dans les bourgs, mais toujours séparé de celui des libres.



Fouille de sépultures d'époque coloniale. L'étude des populations de ces cimetières apporte des renseignements sur la démographie, les pathologies, les caractéristiques physiques, etc. des populations coloniales. Elle est l'un des rares accès direct aux esclaves. © Pierre Texier, Inrap

### Nathalie Sellier Lithicienne



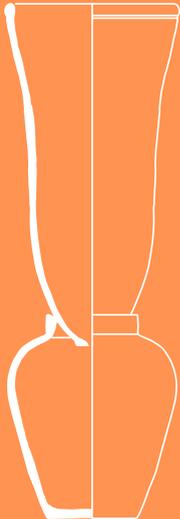
Les populations précolombiennes fabriquaient leurs outils avec de la roche naturelle. Sur les sites archéologiques, ils parviennent presque intacts aux chercheurs, contrairement aux outils en bois, plus communs mais périssables. Une question se pose sur cette production lithique : est-elle le produit d'une activité humaine intentionnelle ? L'observation attentive des objets fournit la réponse : l'étude permet de caractériser les techniques de taille et de reconstituer les gestes des tailleurs à partir de l'ensemble des pièces abandonnées. Sur le terrain, le travail consiste à reconnaître et à récolter l'ensemble des objets taillés. En laboratoire, il s'agit de classer, quantifier (poids et mesure), dessiner et restituer les techniques de débitage et les différentes phases de taille (remontage à partir des éléments rejetés jusqu'au bloc brut). Cette étude systématique favorise une meilleure compréhension des savoir-faire techniques et peut mettre en exergue des particularités culturelles. L'examen des matières premières est important. Il favorise l'identification des roches et des lieux d'approvisionnement. Il donne des indices sur la sélection des matières premières, selon les besoins, et sur les échanges ou les activités réalisés autour des roches venant d'ailleurs. L'ensemble des données analysées sur un site est comparé aux autres sites des Grandes et Petites Antilles et constitue un outil indispensable pour distinguer les principaux changements culturels. Ces études renseignent sur les transformations et la gestion par l'Homme de son milieu naturel.

### Nathalie Serrand Archéomalacologue



Sur les sites précolombiens ou historiques antillais sont souvent mis au jour quantité de coquillages, auxquels s'ajoutent d'autres invertébrés comme les crustacés et le corail. Les coquilles, souvent fragmentées, sont les restes conservés de mollusques marins, fluviatiles et terrestres. Certains ont été collectés par les occupants des sites pour leur consommation ou pour façonner outils et ornements ; d'autres étaient présents naturellement autour des sites et traduisent l'environnement de l'époque. Récoltés lors de la fouille et au tamisage (pour inclure les plus petits éléments), ces restes doivent être identifiés et attribués à une espèce parmi la cinquantaine généralement retrouvée sur chaque site. On les dénombre ensuite pour estimer le nombre réel initial de spécimens présents. Leur examen macro et microscopique donne ensuite des informations sur les modes de collecte de l'animal (ramassé mort ou vivant), sur les actions humaines qui ont concerné l'animal ou la coquille (prélèvement, traitement culinaire, façonnage, etc.) et sur les conditions d'abandon. Des analyses plus poussées (mesures, observation des marques de croissance, analyses isotopiques), comparées à des référentiels actuels, permettent d'évaluer l'âge des individus collectés, les variations de taille des spécimens liées aux conditions environnementales ou aux choix humains (sélection, surexploitation), voire la saison de collecte. Grâce à ces études, l'exploitation des coquillages par les hommes, mais aussi les dynamiques paléoenvironnementales peuvent être restituées.

**Fabrice Casagrande**  
Céramologue



La céramique se casse facilement mais les fragments parviennent aux archéologues presque inaltérés. La grande quantité de mobilier en terre cuite extraite lors des fouilles exige un traitement méthodique et rigoureux. Les tessons sont lavés, triés, inventoriés, remontés, dessinés et étudiés. La forme des poteries, les matériaux employés, les décors et les techniques varient au cours du temps. Les céramologues ont progressivement mis en place des catalogues dans lesquels tous les types de céramiques qu'ils ont rencontrés sont répertoriés et classés. Chaque nouvelle découverte est identifiée et datée par comparaison avec l'ensemble de référence et l'enrichit à son tour. L'étude systématique de ce matériel apporte de nombreuses informations aux archéologues. À l'échelle d'un site, les tessons de céramique sont des documents indispensables pour dater les niveaux archéologiques dont ils sont issus. À l'échelle régionale, ils permettent de définir des matériels relatifs à des groupes humains et ainsi d'étudier les processus de peuplement des territoires antillais. Ceci est particulièrement valable pour l'époque précolombienne. Concernant l'époque coloniale, ils permettent de préciser la nature des liens entre l'île et la métropole, mais aussi d'avoir une approche de la production locale et du commerce illégal, le plus souvent ignorés par les sources historiques. Enfin, ils sont le témoin de nombreuses activités humaines, dont ils permettent la caractérisation et la compréhension. Céramique industrielle, riche vaisselle de table, signature de l'esclave potier, les objets en terre cuite peuvent renseigner sur la fonction d'un lieu, le statut social d'une population, ses pratiques culinaires, ses usages, ses modes.

**Thomas Romon**  
Archéologue funéraire



Le squelette est bien souvent la seule partie du corps à se conserver longtemps après la mort. Son degré de préservation dépend du terrain dans lequel il est enfoui, mais aussi du traitement qu'a subi le défunt. La fouille des sépultures débute sur le terrain où les os et le mobilier sont minutieusement dégagés. Ils sont photographiés, dessinés et topographiés. La position de chaque os, ses relations avec les autres, ainsi que différents indices sont enregistrés. Le squelette est ensuite démonté. Chaque os est soigneusement prélevé et conditionné pour être transporté au laboratoire où il est lavé et étudié. À partir des informations apportées par l'architecture de la tombe, les vestiges présents et la position des os, l'archéologue funéraire reconstitue les gestes mortuaires. Il identifie les caractères biologiques du défunt (âge au décès, sexe, morphologie), et les traumatismes et maladies auxquels il a, ou non, survécu. La compilation de ces informations, pour différents individus, lui permet d'accéder ensuite au niveau supérieur : celui de la population. Cette approche est un travail d'équipe qui implique plusieurs spécialités. Le paléopathologue s'intéresse aux traces de maladies sur le squelette. Le paléoparasitologue étudie les parasites, virus ou bacilles comme celui responsable de la dysenterie. Le paléogénéticien analyse l'ADN et aborde l'origine géographique des défunts ainsi que leurs liens de parenté. Le paléobiochimiste, à travers la structure chimique de l'os, apporte des informations sur la nutrition et l'environnement des défunts.

Les opérations d'archéologie préventive menées dans l'archipel guadeloupéen, sur prescription de l'État (DAC de Guadeloupe) ont livré des vestiges très divers : objets et outils perdus ou abandonnés par les Amérindiens, traces de leurs villages, mobiliers céramique et lithique, restes de faune consommée, sépultures, puis fortifications, villes, habitations et cimetières des colons européens, des esclaves africains, des engagés, Japonais, Chinois, Annamites, Indiens, Syriens, Africains et Européens qui constitueront la société créole. Les études menées ont permis d'appréhender le peuplement de la Guadeloupe, mais aussi d'approcher au plus près ces hommes et ces femmes qui en ont fait l'histoire et ainsi de renouveler profondément les connaissances.

## **L'Institut national de recherches archéologiques préventives**

Avec plus de 2 000 collaborateurs et chercheurs, l'Inrap est la plus importante structure de recherche archéologique française et l'une des toutes premières en Europe. Institut national de recherche, il réalise chaque année quelque 1 800 diagnostics archéologiques et 250 fouilles en partenariat avec les aménageurs privés et publics, en France métropolitaine et outre-mer. Ses missions s'étendent à l'exploitation scientifique des résultats et à la diffusion de la connaissance archéologique auprès du public.

## **Le partenariat Région Guadeloupe-Inrap**

Ce livret est le fruit du partenariat Région-Inrap (2014-2015). Il présente les résultats des recherches conduites par l'Inrap, sous le contrôle scientifique de l'État, le soutien des collectivités et l'appui des aménageurs. Synthétique et richement illustré, il offre un regard singulier sur notre patrimoine archéologique. Il complète les ressources dédiées sur le territoire à l'éducation artistique et culturelle des jeunes. L'archéologie est un des éléments patrimoniaux que la collectivité régionale verse au dossier de la construction identitaire.

